

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les Herbes rouges, encore!

Richard Giguère

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39932ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

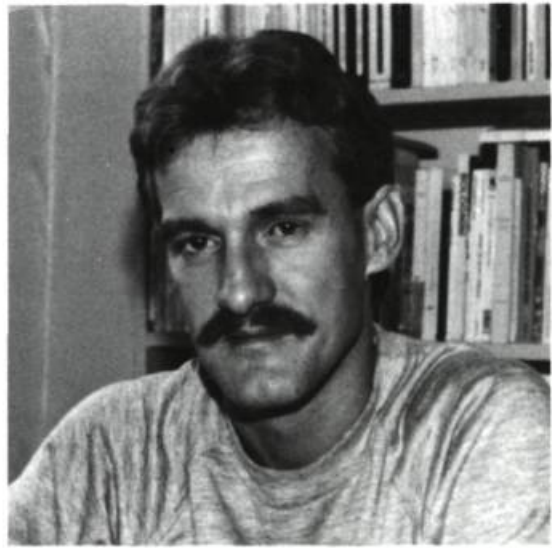
[Explore this journal](#)

Cite this article

Giguère, R. (1985). Les Herbes rouges, encore! *Lettres québécoises*, (37), 47–49.



France Théoret



André Roy

Les Herbes rouges, encore!

La production annuelle des éditions et de la revue des frères Hébert compte près d'une dizaine de titres en 1984. L'année a commencé par la publication d'un collectif, *Qui a peur de l'écrivain?* (#123-124, André Beaudet, Nicole Bédard, François Charron, Jean-Marc Desgent, Carole Massé), puis ont suivi dans l'ordre: *Intérieurs* (#125) de France Théoret, *Nuits* (#126) d'André Roy, son neuvième numéro depuis 1973, *l'Autre* (#127) de Carole Massé, son premier numéro-solo aux *Herbes rouges*, *Poème, attention!* suivi de *Deuxième Poème* (#128) de Roger Des Roches, lui aussi son neuvième numéro depuis 1973, et *Transit* (#129) de F. Théoret, son cinquième numéro depuis 1977. *François* de F. Charron et *les Sept Jours de la jouissance* d'A. Roy sont également parus aux Éditions des Herbes rouges.

Comme je désirais avoir une vue d'ensemble de la production de l'année, j'ai été amené à relire les textes de *Qui a peur de l'écrivain* et, par ricochet, ceux de *Intellectuelle en 1984?*, le numéro spécial de *la Nouvelle Barre du jour* (#130-131, octobre 1983) préparé par Normand de Bellefeuille et Louise Dupré et qui rassemble les textes, en plus des responsables, de Sylvie Gagné, Laurent-Michel Vacher, Diane Lamoureux, Andrée Yanacopoulo, Francine Saillant, André Lamarre, Gordon Lefebvre et Robert Hébert. À ma grande surprise, j'ai été très stimulé par certains textes, mais pas du tout — ou si peu — par la controverse. Il ne fait pas de doute que les articles des principaux protagonistes de l'affaire, soit *l'effet BCD* d'une part (comme l'appelle André Beaudet), c'est-à-dire Beaudet, Charron et Desgent du côté des *Herbes rouges*, et *l'effet BVD* d'autre part, Bellefeuille, Vacher et Dupré du côté de *la Nouvelle Barre du jour*, sont parmi les plus intéressants à lire. Mais ils ne sont pas les seuls, loin de là. Est-ce le recul du temps? Est-ce le fait que les débats et les polémiques de *Stratégies* versus *Chroniques* d'il y a quelques années déjà nous avaient habitués à un ton plus virulent? Est-ce la teneur

de la controverse qui ne réussit pas à m'indigner? Toujours est-il que je ne me suis pas senti concerné et interpellé par l'objet même de la controverse: doit-on se scandaliser de voir apparaître des textes qui font référence au religieux et au spirituel au Québec en 1984? Doit-on y voir un signe de la réaction de la droite qui sévit en politique et dans d'autres champs?...

Chose certaine, plusieurs articles sont passionnants à lire parce que les auteurs/es prennent position, se situent face à leur propre écriture et face à des écritures représentant d'autres tendances en poésie québécoise. De ce point de vue, je crois que ces textes demeureront comme un rappel de ce que c'était qu'écrire au Québec en 1984 pour un certain nombre de (relativement) jeunes auteurs/es. J'invite donc les lecteurs intéressés à relire, en plus des articles des écrivains/es déjà mentionnés, ceux de Carole Massé, Francine Saillant, André Lamarre et Gordon Lefebvre.

Pour revenir à ma chronique, après avoir lu la production de l'année des Herbes rouges, comme je n'avais pas l'espace nécessaire pour parler de tous ces titres, j'ai dû limiter mes choix. J'ai d'abord éliminé *Poème, attention!* de Roger Des Roches et la très belle prose de *l'Autre* de Carole Massé (mais je reviendrai sans doute un jour à ces deux auteurs). Puis je décidai de laisser de côté Charron, non pas que son livre *François* me déplaise, au contraire, mais je m'aperçus que je devrais faire de longs développements et consacrer ma chronique à lui seul (j'y reviendrai aussi un jour). Finalement j'ai porté toute mon attention sur France Théoret et André Roy, qui ont tous deux publié deux titres aux Herbes rouges au cours de l'année.

Intérieurs repose sur ce qui apparaît être un paradoxe. Je m'explique: on s'attend à lire un texte qui traite d'intérieurs (avec comme vague référence le film de Woody Allen) et puis

voilà qu'on se retrouve dès la première page dans une maison «vide», «délabrée», en pleine rénovation, dans un chantier de construction en somme. Le paradoxe n'est qu'apparent car très vite on se rend compte qu'il ne sera pas seulement question de l'extérieur ou de l'intérieur d'une maison, mais aussi des personnes, de la femme qui l'habite. Très vite on prend conscience de l'allégorie entre une enfant qui perd la voix, la «langue défaite», les «bouches atrophiées» d'une part et «dans la bouche, les normes» de construction d'une maison d'autre part; entre l'intérieur de la terre, le «mouvement souterrain constant» d'une part et les événements et les drains, la «tuyauterie souterraine» d'autre part. L'événement central du recueil (la 2^e partie du texte), c'est le chantier abandonné subitement à cause de l'incendie de la maison. La vieille maison est ouverte, les murs arrachés, le sol éventré: «le temps a figé les mots plus durement que l'ouvrage inachevé» (p. 14), «le corps bouche la langue» (p. 19). Suivent les larmes, le placardage de la maison et le procès, «tour à tour défense accusation». Résultat: une femme est encore flouée par le discours d'un homme.

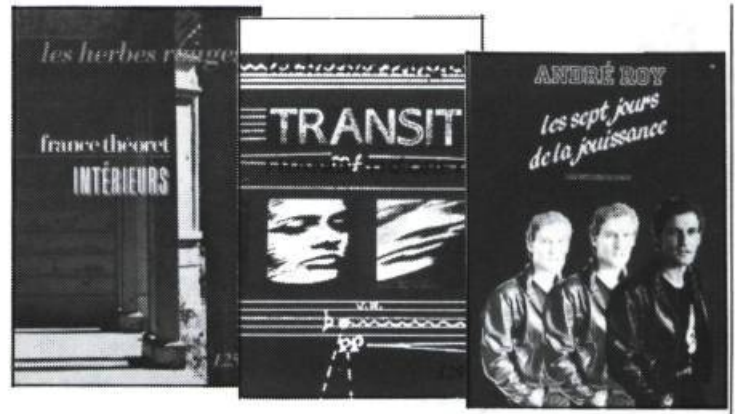
La 3^e partie, la plus importante, est tout entière consacrée à la femme, «support illusoire de la totalité». C'est l'impasse: corps défait, silence sauvage, «esseulée captive» livrée au «jeu de massacre», la femme entre en exil intérieur:

Des silences obscurs m'ont fait devenir cette femme intérieure au rêve avalé, poursuivie, figure nodale, traversée par la violence passée, endettée par une mémoire commune. Elle vient d'où il fut demandé l'immobilité, la reproduction, le rien, elle perd son corps forcée par un désir ravageur. (p. 32)

Cris, paroles, hurlements percutent le silence, l'«enchaînée» se déchaîne, la «femme au rancart», la «refoulée des âges antérieurs» se désole devant «l'espace dévasté» et s'interroge à la fin du texte:

Femme, qu'as-tu fait du lieu clos, qu'est devenu ton intérieur? Quel consentement ancestral a dévasté ton rêve? Quelle parole, force de loi, envahissement total, cadavérique cauchemar, portes ouvertes infranchissables, murs calcinés visibles traces temporelles ont signé l'absence de lieu? Une femme poursuit le rêve miné d'un lieu arraisonné. (p. 38)

Intérieurs, comme tous les textes de France Théoret — depuis *Bloody Mary* (1977) jusqu'à *Nous parlerons comme on écrit* (1982), se situe au plus près des mots, du corps de la femme, de cette femme qu'elle investit de l'intérieur. Formellement travaillé, le texte est tantôt plus près du récit, tantôt plus près de la poésie (à remarquer l'organisation particulière des 36 textes — 18 en prose, 18 en vers — qui alternent au fil des pages, 3 textes en vers, 3 textes en prose, etc.). *Transit* reprend en gros la thématique d'*Intérieurs*: le corps, la voix, l'appel à la liberté, la création, les rapports mère-fille. Je parle bien sûr du deuxième texte que France Théoret a inclus dans *Transit*, celui qui est à l'origine du texte (2^e version) traité musicalement par Micheline Coulombe Saint-Marcoux. De ce dernier je ne dirai rien, étant donné la trame musicale sur laquelle je ne peux pas me prononcer: je ne connais pas grand chose à la musique électro-acoustique en premier lieu et je n'ai pas vu la représentation de *Transit*, «théâtre musical», en second lieu.



Si je me fie à ses derniers recueils publiés, André Roy continue à jouer et à jouir de l'écriture. Je ne fais pas tellement allusion à son titre *les Sept Jours de la jouissance*, mais au travail de l'écriture qu'il continue à développer dans ces textes et dans *Nuits*. Prenons comme exemple la 1^{re} partie («les Sept jours de la jouissance») qui donne son titre au recueil. Il s'agit de 7 séries de 9 textes chacune (63 textes en tout, notons l'importance des chiffres impairs, ici comme dans tout le recueil): «Lent Amour», «Calme Sommeil», «Clair Désir», «Douce Beauté», «Légère Nuit», «Fine Tendresse», «Dernier Rêve». Toutes les séries sont systématiquement numérotées et organisées de la même manière, selon les mêmes principes (mais avec quelques variantes). La donnée de base est un lexique volontairement limité qui est repris dans chacun des textes. Par exemple les mots des titres de séries (un adjectif et un nom pour chacun des 7 titres) reviennent régulièrement, puis les sons sont repris, créant des concordances, des assonances, des allitérations. À ces mots ou ces sons, d'autres mots ou expressions sont ajoutés et des liens syntaxiques qui forment des leitmotifs pour chaque série. Par exemple, dans «Calme Sommeil»: il faut / falloir; tout / où tout / tout est; jeune tissu / rose tissu / rose; corps / pénis / sperme; tombe / tombera; comme / comme. Dans «Clair Désir», ce sont les mots et les sons formés avec «c» (clair), «d» (désir) et «é». Dans «Légère Nuit», ce sont les jeux avec la syntaxe: les conjonctions ou locutions conjonctives de subordination qui marquent le temps (lorsque, quand, au moment où). Dans «Fine Tendresse» les expressions «il semble que», «il paraît que»; dans «Dernier Rêve», le temps des verbes, etc.

Le lecteur pourrait penser que tous ces procédés relèvent du maniérisme et quelquefois en effet, il y a surcharge, les procédés retiennent l'attention à l'exclusion de tout le reste. C'est là le défi de cette poésie qui semble être continuellement sur la corde raide, se maintenant en équilibre précaire entre le signifiant et le signifié. Très souvent il ne fait pas de doute que ce sont les mots, les sons, les images, dans leurs nombreux jeux de reprises et de concordances, qui poussent le texte, en dehors ou presque de tout sens, de toute intention de sens. La poésie de Roy atteint dans ces moments une forme quasi abstraite qui envoûte et fascine. En dépit des allitérations et des assonances, ce n'est pas tellement de la musique qu'elle se rapproche alors, mais de la peinture. Voyez un des derniers textes de «Légère Nuit»:

Une nuit rose, la prose des anges / qui lèchent bien leurs peaux, est / nuit nue tirée par les cheveux, nuit / saumon remonte la rivière, elle avale / ses couleurs, lustre la nuit appuyée / contre le lit qui flotte. (p. 51)

ou alors le texte de la fin de cette partie, tirée de «Dernier Rêve»:

*Les chaleurs dorment ensemble, les / chaleurs au coin du
coeur et pareilles / dedans à mon coeur qui rêve et qui /
transpire le ciel dans ses vêtements, / chaleurs sont comme
peaux papillons / dans une autre éternité de la nuit, / Nuit
André, Capitale Amour. (p. 71).*

D'ailleurs les deux dernières parties des *Sept Jours de la jouissance* sont construites à partir de préoccupations picturales et musicales évidentes et avouées dans le texte. «La Pensée comme un corps» est une série qui pourrait se dérouler sans fin, marquée par un rythme musical qui se poursuivrait à l'infini (pensons au célèbre Boléro de Ravel par exemple, mais à titre d'exemple seulement). La structure syntaxique est rigoureuse (comme un leitmotiv musical) et essentiellement la même dans les 7 textes de cette suite, l'ensemble est écrit sans ponctuation (sauf le point final de chaque texte) et marqué uniquement par des pauses de respiration. Le «vient de paraître» des Éditions les Herbes rouges compare avec raison cette suite à un ruban de Möbius. De même le journal de la 3^e partie, «les Heures après les heures», fait référence à la peinture et à la musique ainsi qu'au cinéma. Il ne s'agit pas que de simples références d'ailleurs, puisque cette suite de 21 textes est intimement pénétrée de lumières, d'espaces, de paysages (intérieurs et extérieurs), de blancs et de bruns, de nuits et de jours, de rythmes et de musique qui rivalisent les uns avec les autres et constituent la matière même des textes.

Nuits est composé d'un lexique de base de 13 mots-clefs, les titres des séries (13 séries de 3 textes, soit 39 en tout) qui vont, en ordre alphabétique, de «Corps» et «Enfances» à «Hallucinations», «Lumières» et «Musiques», de «Regards» et «Sexes» à «Ténèbres», «Visibles» et «Vous». Ce texte plonge le lecteur dans une réflexion qui porte sur le cinéma, la chambre noire, l'écran blanc, les images projetées — ces «métaphores en noir et blanc» — et l'effet qu'elles ont sur le spectateur, son corps, ses désirs, ses émotions, ses sentiments, ses rêves et ses fantasmes. Ces rapports complexes que nous entretenons avec le «réel exténué», ce «monde qui (nous) touche de tout le poids de sa blancheur», qui mieux qu'André Roy, cinéphile et critique de cinéma (à *Chroniques*, à *Spirales*, au *Devoir*) depuis de nombreuses années, pouvait nous les révéler dans un recueil de textes courts et percutants. On ouvre et on referme ce livre comme après le visionnement d'un film (les 39 textes-images sont d'ailleurs encadrés par deux pages noires, comme le noir précédant et suivant une projection) qui nous a particulièrement impressionné, en se posant des questions.

Ah non, pas encore *les Herbes rouges!*, diront certains lecteurs en voyant le titre de ma chronique. Je sais, mais sans vouloir déprécier d'autres revues et d'autres éditeurs, qui peut se vanter d'avoir publié 130 numéros et une trentaine d'auteurs/es en 12 ans, de compter à son catalogue 36 livres et de réunir une brochette de poètes comme Beausoleil, Brossard, Chamberland, Charron, de Bellefeuille, Des Roches, Duguay, Massé, Roy, Théoret et Villemare? Il fallait la ténacité des frères Hébert, armés de beaucoup de courage mais de peu de moyens, pour arriver à de tels résultats.

PRISE DE PAROLE

annonce la parution
du premier numéro de
la revue de création

RAUQUE

Oeuvre de la couverture

«Le coureur de bois»

Raymond Simond

«Supplément aux MILLE ET UNE NUITS
d'Antoine Galland»

Pierre Paul Karch

«Partir en peur»

Michel Dallaire

«Masques»

Dennis Humphrey

«Le divin papillon humain»

Daniel W.J. Rhéaume

«Correspondances»

Sonia Eliev-A.

«Varia» — Patrice Desbiens, Robert Dickson,
Maurice Lapointe, Gaston Tremblay

Je désire m'abonner à **RAUQUE** et j'inclus mon
chèque ou mandat postal au montant de *20\$
(4 numéros).

Vous trouverez ci-inclus mon chèque ou mandat
postal au montant de ____\$. Veuillez me faire par-
venir ____exemplaire(s) de **RAUQUE** (6\$ l'exem-
plaire).

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Faire parvenir à:

PRISE DE PAROLE

C.P. 550, Succ. B.

Sudbury (Ontario)

P3E 4R2

(705) 675-6491